

« Rationalisme » et « empirisme » en sémantique lexicale: les approches « logique » et « cognitive » et leur utilité dans les domaines de la lexicographie et de la traductologie

1 Introduction

Depuis vingt-cinq ans deux approches de la sémantique lexicale se livrent un combat acharné : Le modèle traditionnel des « conditions nécessaires et suffisantes », qui repose sur la logique classique « aristotélicienne » et sur une épistémologie de type rationaliste d'une part et la « sémantique du prototype », qui a ses origines dans la psychologie cognitive et dans l'épistémologie de type empiriste de l'autre. A ces deux approches s'ajoute la « sémantique du stéréotype » de Hilary Putnam, ni logique, ni cognitive, mais plutôt « pragmatique » au sens du pragmatisme américain. Dans mon intervention, je tâcherai de montrer que le combat entre les représentants des différentes positions est superflu : il ne s'agit pas de modèles vraiment antagonistes mais d'approches complémentaires dont les lexicographes et les traductologues peuvent profiter pour parvenir à leurs fins.

2 La sémantique lexicale d'inspiration « rationaliste » ou « logique »

La sémantique lexicale dite « structurale », « componentielle » ou « différentielle » repose sur la logique classique, plus précisément sur un composant de cette discipline, à savoir la logique des termes ou des concepts, considérée comme « cause matérielle » de la logique tout court. La classification des termes se fait selon le modèle des conditions nécessaires et suffisantes (CNS), qui correspond à la formule classique de la définition dite « essentielle » :

definito fit per genus proximum et differentiam specificam

La condition nécessaire pour qu'une entité puisse rentrer dans une catégorie est son appartenance au genre prochain ; la condition suffisante est constituée par la présence d'un trait qui la distingue de toutes les autres entités au même niveau logique (différence spécifique). Il s'agit donc d'une conception « minimaliste » de la définition lexicale: chaque lexème appartenant à un champ lexical se distingue d'un seul trait de tous les autres. D'autres traits qui pourraient éventuellement apparaître dans une explication lexicographique sont considérés « descriptifs » ou « encyclopédiques ».

Comme nous le verrons tout de suite, la logique des termes ne se réfère pas à une langue particulière comme le français ou l'allemand mais à une langue « idéale », qui a beaucoup de ressemblances avec le latin. C'est là où la « sémantique structurale » se distingue de la logique : pour les représentants de cette discipline les « concepts » de la logique classique sont universels, les « sens » des mots d'une langue particulière ne le sont pas.

Déjà au 19^e siècle le linguiste allemand Hermann Paul dans son *Deutsches Wörterbuch* (Dictionnaire de l'allemand) a présenté une série de mots sous forme d'une équation proportionnelle, de sorte qu'on peut dégager des éléments conceptuels qu'on nommera plus tard des « traits pertinents » : le rapport entre *recevoir* : *avoir* : *garder* est le même que celui entre *devenir* : *être* : *rester* ; les verbes respectifs peuvent donc être caractérisés par les « sèmes » (Hermann Paul n'emploie pas encore ce terme) « relation qui naît » ; « qui existe » ; « qui continue à exister » :

recevoir (obtenir) : avoir : garder = devenir : être : rester

	qui naît	qui existe	qui continue à exister
relation	recevoir (obtenir)	avoir	garder
	devenir	être	rester

(d'après Hermann Paul, *Deutsches Wörterbuch*, s.v. *haben*)

En remontant l'histoire des idées on peut tomber sur des approches « structurales » du vocabulaire de ce type beaucoup plus tôt : Dans un des derniers chapitres de sa *Critique de la raison pure*, Kant distingue trois modes épistémiques de la « croyance » (*Fürwahrhalten*) :

meinen = *penser que, être d'avis de* ; le degré plus bas de la croyance, qui n'est pas suffisant du point de vue subjectif ni objectif

glauben = *croire* ; le degré moyen de la croyance, qui est suffisant du point de vue subjectif mais pas du point de vue objectif

wissen = *savoir* ; le degré suprême de la croyance, suffisant du point de vue subjectif et objectif.

En exprimant sous forme de schéma ce que dit le philosophe allemand on arrive à des « grilles » qui ressemblent beaucoup à celles proposées par les représentants de la sémantique componentielle ou structurale :

	subjectif	objectif
Non suffisant	penser que (être d'avis)	
suffisant	croire	
	savoir	

Parmi les représentants les plus importants de ce « paradigme différentiel », que je ne peux pas présenter plus avant dans le cadre de ce bref exposé, on peut compter Ferdinand de Saussure et André Martinet (du moins comme précurseurs) et Louis Hjelmslev, Eugenio Coseriu, Klaus Heger, Algirdas Greimas, Bernard Pottier qui ont développé des modèles explicites pour la description du lexique des langues différentes. Selon la terminologie de Bernard Pottier, le genre prochain d'un champ lexical s'appelle *archilexème*, le terme à définir *lexème*; l'*archiséme* et le *sème* sont des termes pour désigner les contenus des ces unités, tandis que le *sème* est le « trait distinctif » qui correspond à la « différence spécifique » de la logique classique (cf. supra).

La terminologie varie d'auteur à auteur et d'école à école, mais la conception générale reste dans un cadre théorique conçu par Aristote et perfectionné par le philosophe néoplatonicien Porphyre au 4^e siècle. Cependant, la sémantique « structurale » comporte tout de même un élargissement « non-aristotélien » par rapport au modèle des CNS : les « neutralisations » en phonologie, auxquelles correspondent les « oppositions inclusives » en sémantique lexicale. Le principe du tiers exclu ne vaut pas toujours de façon absolue pour les langues naturelles. Dans certains contextes « génériques » un terme peut inclure un autre qui, dans des contextes « spécifiques », est considéré son antonyme ou son « pendant »:

jour (-) nuit (+)	traducteur (-) traductrice (+)	chat (-) chatte (+)
----------------------	-----------------------------------	------------------------

Emploi « générique » : Je vais partir en vacances pour trois jours; les traducteurs sont tenus de faire attention à....; Un chat noir a croisé mon chemin.

Emploi « spécifique » : Actuellement les jours sont déjà plus longs que les nuits; normalement les traductrices gagnent autant que les traducteurs; un chat est plus difficile à domestiquer qu'une chatte.

Retenons pour le moment quelques traits caractéristiques de l'approche « rationaliste » de la sémantique lexicale :

- Les signifiés des mots sont considérés comme les fruits d'une « logique des termes intuitive »; ils ne coïncident pas parfaitement avec les phénomènes réels « extralinguistiques ». Comme on ne peut pas « se mettre d'accord » sur les sens des mots avant de disposer d'une langue, les « sens » de ces termes reposent sur une convention tacite. On ne peut pas connaître consciemment l'extension (étendue) et l'intension (compréhension) des lexèmes : on ne peut faire preuve d'une connaissance intuitive qu'en les employant « correctement », à savoir selon le *consensus omnium* de la communauté linguistique respective.

- En revanche, les « concepts » des termes de la logique sont des « signifiés de deuxième degré », issus d'une convention explicite ; ils constituent la « matière première » (*causa materialis*) de la logique.

- Ni les signifiés des mots ni les concepts de la logique s'identifient aux « idées » (*ideas*) des philosophes empiristes (John Locke ; George Berkeley). L'« idée » chez les empiristes est une représentation qu'on se fait d'un objet, une sorte d'image intérieure, donc quelque chose de beaucoup plus « psychologique » et de plus concret qu'un signifié ou un concept : le sens du mot triangle et le concept de la figure géométrique correspondante sont parfaitement clairs (« figure formée par les segments de droite joignant trois points non alignés ») ; il est pourtant impossible de « se faire une idée » d'un triangle en général: toute image intérieure de cette figure sera nécessairement celle d'un triangle particulier.

Le cardinal Mercier a trouvé des formules excellentes pour décrire la relation entre les termes et la réalité. Je me permets de citer un bref passage de sa *Logique* (cela ne veut pas dire que je m'identifie avec sa position néothomiste en philosophie) :

Les termes expriment des *objets*, ils sont l'expression des choses conçues par l'intelligence ; non pas l'expression des concepts subjectifs comme tels, mais l'expression des *choses* que les concepts représentent ; non pas cependant l'expression des choses telles qu'elles sont dans la nature, mais l'expression des choses *telles que l'intelligence les conçoit*, en un mot, ils désignent des objets connus. (Mercier 1922, 114)

Il reste encore un problème à résoudre que beaucoup de logiciens et de linguistes n'ont pas vu clairement. A l'opposé des phonèmes, qui forment un inventaire clos dans chaque langue particulière, la liste des lexèmes est au moins potentiellement ouverte. Le linguiste danois Louis Hjelmslev, le plus conséquent dans l'application des principes structuralistes en linguistique, a proposé d'adapter le modèle très élaboré de la phonologie aux besoins de la sémantique lexicale :

Une description structurale ne pourra s'effectuer qu'à condition de pouvoir réduire les classes ouvertes à des classes fermées. Dans la description structurale du plan de l'expression on a réussi à opérer cette réduction, en concevant les signes comme composés d'éléments dont un effectif relativement bas suffit pour accomplir la description. Il s'agira d'utiliser un procédé analogue pour la description du plan du contenu (Hjelmslev 1959, 110)

Il y a ici une idée sous-entendue que Hjelmslev n'énonce pas clairement : l'idée qu'on peut analyser le monde du « dicible » de façon que, une fois l'analyse terminée, on arrive à un inventaire fermé de sèmes (traits distinctifs) sur la base duquel on peut « générer » par voie de combinaison un nombre quasiment illimité de sémèmes, en d'autres mots, tous les signifiés dont on pourrait avoir besoin pour donner une description complète de la réalité.

Cette idée remonte à des savants comme Raymond Lulle (1235-1316), Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) ou l'évêque anglais John Wilkins (1614-1672), qui avaient la prétention de créer un langage artificiel, une « langue idéale » (cf. Coseriu 2003, 186-195).

3 La sémantique du prototype (version standard)

Le modèle de la sémantique du prototype n'est pas issu de la linguistique mais de la psychologie. C'est surtout aux recherches d'Eleanor Rosch (née Heider) dans le domaine de la psychologie cognitive, qui ont été reprises par des linguistes comme George Lakoff et Ronald W. Langacker, qu'on doit une reconsidération fondamentale des concepts théoriques dans le domaine de la sémantique lexicale (cf. Kleiber 9-19). L'accueil chaleureux que les recherches cognitives ont trouvé parmi les linguistes tombe dans une période « universaliste » de la linguistique où l'on s'intéressait moins aux caractéristiques des langues particulières qu'aux propriétés du langage humain en général.

Les représentants de la sémantique du prototype partent d'une critique radicale de la sémantique traditionnelle. Le reproche principal qu'ils font au modèle des CNS concerne le prétendu manque de flexibilité de celui-ci. Le modèle ne rendrait pas compte des difficultés considérables qu'ont les membres d'une communauté linguistique pour catégoriser la multitude des objets et des phénomènes qu'ils perçoivent. L'acte de désignation ne s'effectuerait pas sur la base des CNS mais sur celle d'une taxinomie moins rigoureuse qui ne prévoit pas de limites nettes entre les différentes catégories. Au centre de chaque catégorie se trouve le prototype de l'entité à désigner entouré d'exemplaires de moins en moins « bons ». Ainsi le moineau ou le rouge-gorge se trouvent au centre de la catégorie « oiseau » tandis que le pingouin est situé en périphérie. Les qualités requises pour faire rentrer une entité dans une catégorie sont beaucoup plus nombreuses que celles qu'exige le modèle des CNS ; il ne s'agit donc pas de critères définitoires mais plutôt de « propriétés descriptives ». Il n'est même pas nécessaire que deux membres de la même catégorie possèdent un seul critère en commun, les critères de la catégorie étant liées par une sorte de chaîne associative (principe de la « ressemblance de famille » posé par Ludwig Wittgenstein). Pour décider si une qualité appartient aux propriétés typiques d'une catégorie ou non, il suffit d'appliquer un simple test qui repose sur le principe heuristique du « raisonnement par défaut » (*tacit inference*). Des phrases comme

- *C'est un oiseau, mais il vole
- *C'est un oiseau, mais il a des plumes
- *C'est un oiseau, mais il a des ailes
- *C'est un oiseau, mais il a un bec
- *C'est un oiseau, mais il est ovipare

seraient considérées comme « déviantes » parce qu' une propriété typique de la catégorie en question ne peut pas être introduite par une conjonction adversative.

Ce test ne concerne pas vraiment le sens d'un mot mais plutôt les « lois du discours », les règles qui gouvernent un dialogue mené dans des conditions normales. Ainsi la phrase suivante est également considérée comme « déviante »

*C'est mon frère, mais il porte le même nom de famille que moi

bien que l'identité des noms ne constitue sûrement pas une propriété typique de la catégorie « frère », ni en sémantique structurale, ni en sémantique cognitive. Comme nous le verrons par la suite, les cognitivistes ont tendance à attribuer à la sémantique lexicale des phénomènes que les linguistes traditionnels considèrent comme propres à la grammaire du texte, aux lois du discours (cf. Coseriu 2000, *passim*).

Voici, en résumé, une caractérisation sommaire du modèle de la sémantique du prototype qui repose sur l'excellente introduction dans la matière que nous devons à Georges Kleiber :

prototype : le meilleur exemplaire ou la meilleure instance, le meilleur représentant ou l'instance centrale d'une catégorie

oiseau : meilleurs exemplaires : moineau, rouge-gorge
 exemplaire moins bon : autruche
 exemplaires marginaux : kiwi, pingouin

Principes de catégorisation dans le cadre de la sémantique du prototype

- 1 La catégorie a une structure interne prototypique ;
- 2 Le degré de représentativité d'un exemplaire correspond à son degré d'appartenance à la catégorie ;
- 3 Les frontières des catégories ou des concepts sont floues ;
- 4 Les membres d'une catégorie ne présentant pas des propriétés communes à tous les membres ; c'est une *ressemblance de famille* qui les regroupe ensemble ;
- 5 L'appartenance à une catégorie s'effectue sur la base du degré de similarité avec le prototype ;
- 6 Elle ne s'opère pas de façon analytique, mais de façon globale.
 (d'après Kleiber 1990, 51)

Pour celui qui s'intéresse à l'histoire de la philosophie du langage, il est clair que les sémanticiens cognitivistes sont les continuateurs des philosophes empiristes anglo-saxons. Surtout le théologien irlandais d'origine anglaise George Berkeley (1685-1753) fait preuve de la même répugnance à l'égard des concepts abstraits et de toute catégorisation rigoureuse que les cognitivistes. Il peut être considéré comme le précurseur de la sémantique du prototype, bien qu'il n'ait jamais été reconnu comme tel, à ma connaissance, par les représentants de ce courant :

... universality, so far as I can comprehend, [does not consist] in the absolute, positive nature or conception of any thing, but in the relation it bears to the particulars signified or represented by it: by virtue whereof it is that things, names or notions, being in their own nature *particular*, are rendered *universal*. Berkeley 1710/1998, 96)

Whereas, in truth, there is no such thing as one precise and definite signification annexed to any general name, they all signifying indifferently a great number of particular ideas. (Ibid., 98)

4 La sémantique du stéréotype

J'en arrive maintenant à un modèle de la sémantique lexicale que l'on discute dans des cercles hermétiques de logiciens et qui est peu connu dans le domaine de la linguistique proprement dite : la *sémantique du stéréotype* associée au nom du philosophe américain Hilary Putnam (*1926). Il s'agit d'une approche logique et universaliste: contrairement à la logique classique, il n'y a pas, dans cette approche, de rapport fixe (rapport de réciprocity) entre l'extension (étendue) et l'intension (compréhension) du terme ; ce qui compte c'est uniquement l'extension. L'usage des termes dans la communication courante s'effectue selon le principe du « partage de travail » : Seul le « spécialiste » connaît l'ensemble des caractéristiques définitoires de l'objet ou du phénomène désigné. En face d'un morceau d'une substance jaune, brillante et relativement lourde, lui seul possède les connaissances nécessaires pour décider s'il s'agit d'or ou non. Le membre commun de la communauté linguistique « remplace » cette capacité par des idées stéréotypées, qui varient selon les connaissances individuelles.

Cette position correspond à quelques détails près à celle soutenue par John Locke (1632-1704) vers la fin du 17^e siècle, même en ce qui concerne les exemples cités à titre d'illustration: *or (gold)*, *orme (elm tree)* :

A child having taken notice of nothing in the metal he hears called gold but the bright shining yellow colour, he applies the word 'gold' only to his own idea of that colour [...] Another that hath better observed adds to shining yellow great weight; and then the sound 'gold', when he uses it, stands for a complex idea of a shining and very weighty substance. Another adds to those qualities fusibility; and then the word 'gold' signifies to him a body, bright, yellow, fusible and very heavy. Another adds malleability. Each of these uses equally the word gold, when they have occasion to express the idea which they have applied it to; but it is evident that each can apply it only to his own idea; nor can make it stand as a sign of such a complex idea as he has not. (Locke 1690/1975, III, 2, 3)

Putnam cite Locke dans des contextes tout à fait marginaux, mais il ne se réclame pas expressément de lui. Nous sommes donc en droit de considérer Locke comme un précurseur de la sémantique du stéréotype qui n'a jamais été reconnu explicitement comme tel.

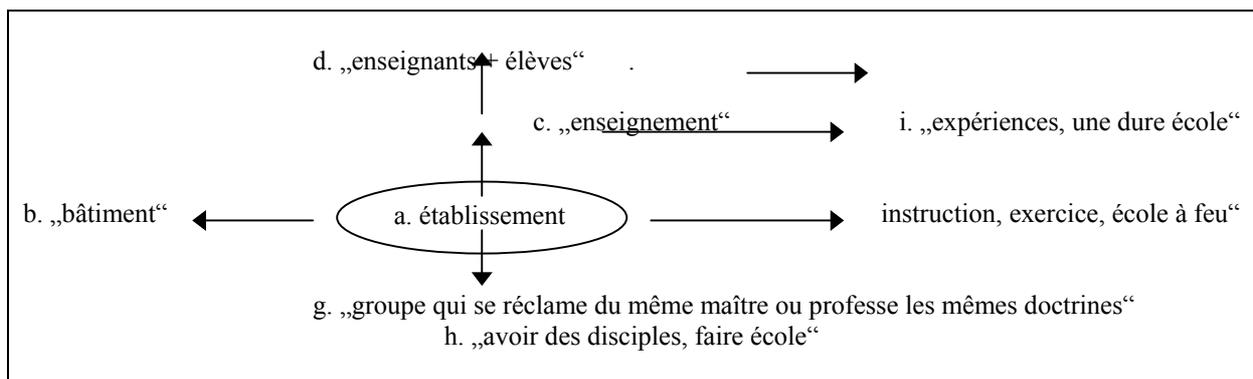
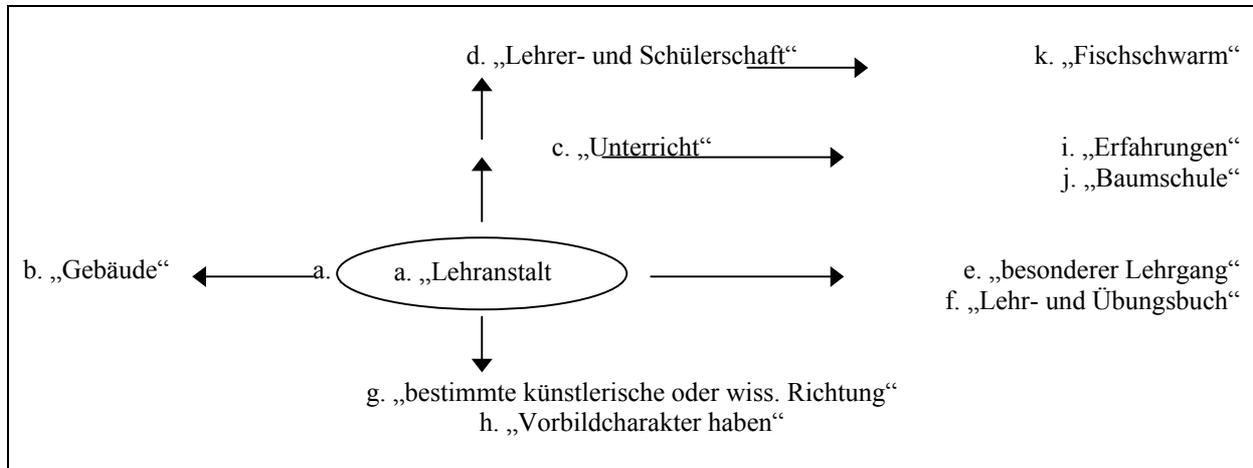
5 La pertinence des différents modèles pour la lexicographie et la traductologie

Est-ce que ces modèles théoriques apportent quelque chose de nouveau par rapport à la sémantique traditionnelle, à savoir des éléments qui pourraient être utiles pour des disciplines appliquées comme la lexicographie et la traductologie ? Je n'hésite pas à répondre par l'affirmative, sous réserve qu'il ne s'agit pas des notions centrales mais de quelques aspects secondaires dont il n'y a pas encore été question jusqu'ici.

5.1 La « structure interne » du sens d'un mot en sémantique cognitive

Parlons d'abord du traitement de la polysémie dans la sémantique du prototype. Ce que les cognitivistes appellent la « structure interne » d'un signifié correspond grosso modo à la présentation des différents « sens » ou « acceptions » d'un mot dans un dictionnaire. La présentation schématique qu'on rencontre dans les travaux de sémantique cognitive permet de mettre un peu plus d'ordre dans la multitude des acceptions qui sont classifiées en lexicographie comme « sens figurés » d'une part et « emplois par extension » de l'autre. Soit dit en passant, cela correspond aux deux tropes les plus importants de la rhétorique : la métaphore et la métonymie. Le schéma qui va suivre provient d'une introduction allemande à la linguistique cognitive. Les auteurs donnent sous forme de schéma l'ensemble des acceptions du mot *Schule* « école » (cf. Pörings/Schmitz 2003, p. 36). J'ai essayé d'adapter ce

schéma à d'autres langues. Entre l'allemand *Schule* et l'anglais *school* il y a une conformité surprenante, tandis que le mot français *école* présente un choix moins riche d'acceptions. Comme nous le verrons par la suite, les cognitivistes ne tiennent pratiquement pas compte des différences entre les langues particulières :



Le peu d'attention que les représentants de la sémantique prêtent aux différences entre les structures lexicales des différentes langues constitue sans doute le talon d'Achille de cette approche théorique. Les exemples sont pris dans une seule langue, généralement l'anglais. Or, de deux choses l'une : ou le prototype est fondé sur un appareil cognitif plus ou moins général dont disposent tous les êtres humains ou la cognition est influencée par la langue maternelle du locuteur. Dans le premier cas, on a de la peine à expliquer les différences lexicales entre les différentes langues, dans le second, on voit mal la différence entre l'approche « cognitive » et l'approche traditionnelle. Jusqu'ici peu de représentants de la sémantique cognitive se sont penchés sur la question, parmi eux Catherine Fuchs et Stéphane Robert :

... sur le terrain de la *cognition*, la problématique de la diversité des langues est restée, de fait, assez largement occultée : paradoxalement, les disciplines majeures reconnues dans le champ des sciences cognitives et travaillant sur le langage (neurosciences, psychologie, intelligence artificielle ...) abordent le plus souvent la faculté de langage à travers une seule langue... (Fuchs/Robert 1997, 1)

5.2 La « dimension verticale » de la sémantique du prototype

La contribution la plus importante de la sémantique du prototype à la sémantique lexicale consiste dans un traitement original de la dimension « verticale » du vocabulaire. La hiérarchisation des concepts que nous connaissons tous des taxinomies zoologiques et

botaniques est présentée sous un angle nouveau : à quel niveau un locuteur désigne-t-il les objets et les phénomènes qui se présentent à son esprit spontanément et dont il veut parler ? Pour répondre à cette question il faut tenir compte de différents types de situations :

5.2.1 Catégorisation spontanée dans différentes situations

Les trois niveaux proposés par E. Rosch (cf. Kleiber 1990, p. 82 sqq.)

niveau superordonné	animal	fruit	meuble
niveau de base	chien	pomme	chaise
niveau subordonné	caniche	golden	chaise pliante

situation « non marquée »

emploi probable

Puis j'avoir cette pomme ?
Bon Dieu, qu'est-ce qu'il court vite, ce chien
Regarde l'oiseau sur le toit

moins probable

ce fruit, cette golden
cet animal, ce caniche
l'animal, le merle

situation « marquée »

Doucement, un animal noir vient de traverser la route !
Dans l'obscurité profonde on distinguait à peine un petit meuble dans le coin de la pièce
Caroline a apporté son instrument (tout le monde sait qu'elle joue du violon)

Regarde-moi ces merles sur notre balcon. Ils n'ont pas peur !
Veux-tu quitter ce fauteuil, c'est ma place.
Regarde ce caniche tondu là-bas, qu'est-ce qu'il est drôle !

La conceptualisation spontanée s'effectue toujours au niveau de base, c'est-à-dire à un niveau moyen d'abstraction, dans une situation « non marquée » – en d'autres termes, si les conditions de perception sont normales, si les allocutaires ne disposent d'aucune information préalable et s'il n'y a aucune raison de prêter une attention particulière à quelques caractéristiques concrètes de l'objet nommé. Dans les autres situations, on constate des « déviations » vers le haut et vers le bas, selon les cas. Il reste pourtant une vaste gamme de variation « libre », surtout en ce qui concerne le choix entre le niveau de base et le niveau subordonné. Certains indices laissent supposer que le genre de discours et la langue particulière ont une certaine influence sur le choix du niveau logique dans la désignation d'objets et de phénomènes (cf. Albrecht 1997, p. 28.).

5.3 Les limites de la sémantique du prototype

A y regarder de plus près, la dimension verticale pose un grand problème à la sémantique du prototype. Bien qu'elle opère, comme la sémantique traditionnelle, avec des termes relativement abstraits qui se trouvent au niveau « superordonné », elle doit reconnaître qu'il n'y a pas de représentation intérieure, pas d'image d'un concept abstrait. On peut « s'imaginer » une pomme, mais on ne peut pas s'imaginer un fruit : ce sera toujours une pomme, une poire ou une pêche.... Comme il a déjà été dit, on ne peut pas s'imaginer un triangle en soi ; ce sera toujours un triangle scalène, rectangle, isocèle ou équilatéral. John Locke avait déjà vu clairement le problème. Curieusement, pour lui les concepts abstraits sont « imparfaits » et « inconsistants » :

Il y aurait encore beaucoup à dire à ce propos. Je me contente d'une allusion sommaire à un problème dont le traitement exigerait toute une série de conférences : les différents types d'« imprécision » en sémantique lexicale. D'abord il ne faut pas confondre les limites entre les catégories conceptuelles et celles entre les objets ou phénomènes réels. Les frontières entre les signifiés « jour » et « nuit » sont claires, celles entre les phénomènes astronomiques réelles qu'on désigne par ces termes ne le sont pas. En ce qui concerne le domaine des concepts mêmes, il faut distinguer entre le « générique » (*genericity*), « le flou » (*vagueness*) et « l'ambigu » (*ambiguity*)

5.4 La sémantique du stéréotype et la traduction spécialisée

Quelques mots encore à propos de la sémantique du stéréotype : c'est un modèle presque caricatural de la situation dans laquelle se trouve assez souvent le traducteur qui travaille dans le domaine des langues de spécialité. Il se sert de signifiants qu'il juge « adéquats » ou « équivalents » à ceux qu'il rencontre dans son texte de départ sans disposer vraiment des signifiés correspondants. C'est une conception « lacanienne » avant la lettre du discours : l'énonciation comme « jeu de signifiants ». On la trouve déjà chez George Berkeley :

...a little attention will discover, that it is not necessary [...] significant names which stand for ideas should, every time they are used, excite in the understanding the ideas they are made to stand for: in reading and discoursing, names being for the most part used as letters are in *algebra*, in which though a particular quantity be marked by each letter, yet to proceed right it is not requisite that in every step each letter suggest to your thoughts, that particular quantity it was appointed to stand for. (Berkeley 1710/1998, 99)

Bien qu'il fasse beaucoup d'efforts à cet égard, le traducteur de textes scientifiques ne peut pas toujours comprendre à fond ce qu'il est en train d'écrire. Il est obligé de se plier à la règle du « partage de travail » ; les termes qu'il emploie à la façon des symboles de l'algèbre évoquent en lui, dans la meilleure des hypothèses, quelques idées stéréotypées ; seuls les spécialistes en la matière disposent des signifiés complets.

Pour ce qui est des mots de la langue commune, la position de Hilary Putnam me semble pourtant caractéristique de toutes les approches nouvelles nées en dehors de la linguistique proprement dite : elle prétend viser la langue mais elle concerne la réalité extralinguistique. Un locuteur compétent du français sait très bien ce que c'est qu'un *arbre*, ce que signifient les expressions *douleur* ou *résignation*. Il sera capable de montrer qu'il a compris les mots (par exemple en indiquant si les définitions qu'on lui présente sont correctes ou non), mais dans la plupart des cas il ne lui sera pas possible de donner lui-même des définitions satisfaisantes des objets ou des phénomènes qu'on désigne par ces mots.

6 Conclusion

Le rationalisme et l'empirisme sont deux approches philosophiques du problème de la connaissance qui se veulent antagonistes mais qui sont en fait complémentaires. Les rationalistes partent du sujet connaissant pour arriver aux objets à connaître ; les empiristes préfèrent le chemin inverse. Le langage appartient à une sphère intermédiaire, assez souvent laissé de côté par les philosophes, mais érigé en domaine, voire en « objet » autonome par certains linguistes et certains penseurs qui suivent le courant du « linguistic turn ».

« ...la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même ». Il est vrai que cette phrase par laquelle se termine le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure – une des plus célèbres de toute l'œuvre – n'est pas de lui-même ; elle est due aux deux éditeurs de son *Cours*, ou plutôt de ses cours (cf. Milner 2002, p. 16). Dans l'histoire de la linguistique, elle reste cependant liée au nom du maître genevois en tant que symbole d'une linguistique autonome, située entre le domaine de l'« esprit » et la réalité « objective ». Pendant les dernières décennies, nous nous sommes beaucoup éloignés de cet état de choses : la sémantique lexicale en offre un exemple particulièrement marquant. Tandis que les représentants de la « sémantique structurale » se sont appliqués à libérer l'étude des contenus lexicaux de ces origines purement logiques, les représentants des différentes approches « cognitives » ou « pragmatiques » ont accéléré ce mouvement qui éloigne la linguistique du domaine de l'« esprit » en la rapprochant à celui des objets et des phénomènes « objectifs ». Ils attribuent à la langue des phénomènes que les linguistes traditionnels considèrent comme dus à la réalité extralinguistique. Un seul exemple doit suffire à titre d'illustration :

Nous arrivâmes dans un village. L'église était fermée (cité par Kleiber 1988, p. 26)

Pour un linguiste traditionnel il y a un rapport anaphorique « incomplet » entre ces deux phrases, qui s'explique par le fait que le Français moyen attend d'un village qu'il possède une église. Le chaînon nécessaire du point de vue strictement logique qui lie les deux phrases « Il y avait une église » (ou quelque chose dans ce genre) peut donc rester sous-entendu dans certains genres de discours. Par conséquent, le phénomène sera traité dans le cadre de la grammaire du texte. Pour un sémanticien « cognitiviste » comme Georges Kleiber il s'agit pourtant d'un problème de sémantique lexicale : le fait de posséder une église est considéré comme propriété caractéristique du prototype « village ».

L'auteur de ces lignes se compte parmi les linguistes traditionnels d'orientation structuraliste au sens large du terme, qui répugnent à la tendance actuelle d'estomper sans nécessité les limites entre connaissance linguistique et connaissance de la réalité – limites qui sont claires du moins intuitivement. Une bonne partie des phénomènes que George Fillmore traite sous le nom de « *Scenes and frames* » dans le cadre de la sémantique lexicale n'ont rien à voir avec la structure de la langue proprement dite ; ils devraient être pris en charge par une théorie du discours (cf. Albrecht 2005, pp. 224-229). Mais peu importe pour les disciplines appliquées qui peuvent se servir sans vergogne d'acquis problématiques du point de vue théorique, pourvu que ceux-ci puissent contribuer à la tâche de rendre plus performant leur propre appareil analytique. Ainsi la sémantique « cognitive » peut être considérée comme théorie de la désignation correcte dans des conditions normales. Les traits « descriptifs » de la sémantique du prototype se prêtent plutôt à l'explication lexicographique qu'à la définition lexicologique. La sémantique du stéréotype peut être de quelque utilité dans la rédaction d'articles destinés aux encyclopédies ; pour ce qui est des dictionnaires de langue elle est plutôt dangereuse, car elle peut pousser le compilateur à charger ses explications d'une multitude d'informations que le lecteur n'y cherche pas.

6 Bibliographie

Albrecht, Jörn (1997): "Fünf Thesen zur 'kognitiven Semantik'" In: Ulrich Hoinkes/Wolf Dietrich (éds.): *Kaleidoskop der Lexikalischen Semantik*, Tübingen: Narr, pp. 19-30.
Idem (2005): *Übersetzung und Linguistik*, Tübingen :Narr.

- Berkeley, George (1710/1998): *A Treatise Concerning the Principles of Human Knowledge*, ed. Jonathan Dancy, Oxford: Oxford University Press.
- Coseriu, Eugenio (2000): „Structural semantics and ‚cognitive‘ semantics”, *Logos and Language* 1, 19-42.
- Idem (2003): *Geschichte der Sprachphilosophie. Von den Anfängen bis Rousseau*. Neu bearbeitet und erweitert von Jörn Albrecht, Tübingen: Francke (= UTB .2266).
- Fuchs, Catherine/Robert, Stéphane (eds) (1997): *Diversité des langues et représentations cognitives*, Gap/Paris : Ophrys.
- Haiman, John (1980) : « Dictionaries and Encyclopedias », *Lingua* 50, pp. 329,-357.
- Kant, Immanuel (1787/1956): *Kritik der reinen Vernunft*. Werke in sechs Bänden, Bd. II, Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft. (Trad. française par A. Tremesaygues et B. Pacaud, Paris :P.U.F. 1950.)
- Kleiber, Georges (1988): « Prototype, stéréotype: un air de famille ? » *DRLAV : Revue de linguistique* 38, 1-61.
- Idem (1990): *La sémantique du prototype*. Catégories et sens lexical, Paris : : P.U.F.
- Locke, John (1690/1975): *An Essay Concerning Human Understanding*. Edited with a foreword by Peter H. Nidditch, Oxford: Oxford University Press.
- Mercier, Désiré (1922): *Logique*, Louvain/Paris.
- Milner, Jean-Claude (2002) : *Le périple structural. Figures et paradigmes*. Paris : Seuil.
- Paul, Hermann (1966) : *Deutsches Wörterbuch*. Tübingen : Niemeyer.
- Pörings, Ralf/Schmitz, Ulrich (Hrsg.): *Sprache und Sprachwissenschaft*. Eine kognitiv orientierte Einführung, Tübingen: Narr..
- Putnam, Hilary (1975): *Language, Mind and Knowledge*, Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Idem (1999): *Representation and Reality*, Cambridge Mass.: MIT-Press.
- Rastier, François (1991): *Sémantique et recherches cognitives*, Paris : P.U.F.